

ENTRETIEN HANS KÜNG-PAUL RICOEUR

autour du "Manifeste pour une éthique planétaire" (Ed. du Cerf) de
Hans Küng

**Les religions, la violence et la paix.
Pour une éthique planétaire.**

ARTE

5 avril 1996

Une émission proposée par l'unité de programmes documentaires

ARTE

Rédaction : Laurent Andres

Toutes les grandes religions prêchent l'amour et la paix. Et pourtant, en cette fin de siècle et de millénaire, du Proche-Orient au Cachemire et d'Afrique en Bosnie, on s'entretue au nom de Dieu. Pour Hans Küng, théologien catholique suisse de renommée internationale, Directeur de l'Institut de recherche oecuménique de l'Université de Tübingen (Allemagne), Juifs, Chrétiens, Musulmans, Bouddhistes et Hindous doivent s'entendre. En ce sens, la recherche de règles communes éthiques est vitale pour la paix et la survie de l'humanité. Aussi Hans Küng est-il à l'origine de la création d'un Parlement des religions du monde qui, en septembre 1993 avait rassemblé, à Chicago, 8 000 personnes. Il y avait là des représentants de toutes les religions du monde. De leur rencontre est sorti un «Manifeste pour une éthique planétaire» (Cerf, 1995) qui est ici discuté.

Paul Ricoeur, le grand philosophe français de confession protestante, interroge Hans Küng en exprimant la crainte que ce projet d'éthique planétaire ne minimise les convictions personnelles intimes et spécifiques de chaque religion : «Le problème n'est-il pas, plus que de rassembler les convictions morales communes, d'indiquer le chemin de chaque religion vers ce fond commun ?» (...) «N'est-ce pas ce travail d'un grand oecuménisme qui serait comme une sorte d'hospitalité de conviction, où seraient reconnues, non seulement l'expression commune en éthique, mais aussi la diversité des chemins pour arriver à cette éthique à partir d'un fond de convictions qui est plus qu'éthique ?»

Tel est l'objet, entre autres, de ce débat fondamental organisé par ARTE, et que nous reproduisons ici intégralement. Nous remercions vivement la direction de la chaîne ARTE d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire le contenu de cette émission [...]qui remonte à avril 1996.

Bruno CHARMET

Paul RICOEUR :

Cher Hans Küng, c'est pour moi un très grand plaisir, un très grand honneur de pouvoir discuter avec vous de ce projet d'un éthos planétaire. Et je veux dire tout de suite dans quelle disposition d'esprit je suis : c'est sur la base d'une complicité profonde que je suis plus sensible aux obstacles, je dirais même que j'ai une certaine résistance intérieure à ce projet. Je parlerai tout de suite, en partant de ce qui est le plus visible pour tout le monde, pour le public mondial, de ce fait massif que les religions ont inspiré des guerres, et que

l'on continue encore sur la planète à tuer au nom de Dieu. Nous ne pouvons pas dire, nous chrétiens, vous catholique, moi protestant, que nous sommes indemnes, que nous sommes saufs de ce grand malheur et de cette grande violence. Il y a encore en Europe des lieux où l'on tue au nom de Dieu. Croyez-vous que cet obstacle puisse être franchi à la fois par les chrétiens mais aussi par les autres religions ?

Hans KÜNG :

Oui, cher Paul Ricoeur, je suis très heureux que nous soyons ici à Paris pour discuter de façon très ouverte de ces questions. Je ne crois pas qu'il y ait de véritables divergences d'opinions entre vous et moi, surtout si l'on voit les difficultés qui sont considérables, les obstacles qui s'opposent à ce genre de projet qui consiste à construire une éthique planétaire. Mais je crois qu'il faut commencer par dire qu'aujourd'hui encore les religions peuvent inspirer des guerres, qu'elles peuvent les légitimer, parfois même les provoquer. C'est un fait triste, certes, mais il faut le dire. Cela se produit en Irlande du Nord, au Moyen Orient, en Yougoslavie. On peut adopter ici deux positions. On peut soit faire avec, ou alors, c'est mon point de vue personnel, on peut soutenir qu'il n'y aura pas de paix durable entre les nations, ni en Irlande du Nord, ni en Yougoslavie, ni au Moyen Orient, tant qu'il n'y aura pas de paix entre les religions. La paix entre les religions est une des composantes déterminantes afin que l'on puisse en arriver à la paix tout court dans ces régions.

Paul RICOEUR :

Mais alors précisément, ne faut-il pas reconnaître la pente présente à l'intérieur d'une conviction religieuse vers la violence ? Et donc le prix à payer est énorme, en ce sens, pour chaque confession, et d'abord pour la nôtre ; une sorte d'autocritique doit être faite. Il faut tout d'abord savoir pourquoi cette pente vers la violence existe dans la religion même et comment nous pouvons nous en purger, pourrait-on dire, de l'intérieur même de cette religion.

Hans KÜNG :

Oui, c'est tout à fait juste. On cite très souvent l'Islam, à titre d'exemple. L'utilisation de la violence émane justement des religions, mais je pense qu'il y a d'autres religions aussi où la violence peut être appelée à jouer un rôle. Nous sommes des chrétiens, et nous sommes très exclusifs, nous sommes dogmatiques. Il y a beaucoup de chrétiens qui sont fondamentalistes et qui aimeraient bien envoyer en enfer les mécréants. Il y a ceux qui aimeraient ici déjà lancer une guerre contre ceux qui ne croient pas, contre les agnostiques, contre les athées, et cette guerre pourrait elle aussi aboutir à des actes de violence. Il faut donc mener une réflexion sur sa propre religion, et je crois que toute tradition religieuse a des pages blanches et des pages noires dans son histoire. Dans la Bible hébraïque, il y a des guerres qui sont menées au nom de Dieu, ce sont des guerres très cruelles. Il y a également, dans le Nouveau Testament, des histoires qui sont relatées au sujet de ceux qui ne croient pas, des histoires qui sont très négatives, les mécréants sont damnés. Dans le Coran aussi, il y a de telles déclarations. Il faut être critique.

Paul RICOEUR :

Je pense d'ailleurs que cette autocritique devrait partir de ceci, que c'est du fond même d'une conviction forte qu'il y a le péril de la violence.

Hans KÜNG :

Je crois que ce sont surtout les religions monothéistes, les religions prophétiques, telles que le Judaïsme, le Christianisme ou l'Islam, qui ont encore plus tendance à être exclusives, agressives, davantage, par exemple, que l'Hindouisme qui intègre ou absorbe plus. Je crois aussi que le Bouddhisme est plus tolérant. Mais c'est un fait. Dans toutes les religions, il y a des luttes. Il y a des luttes au Cachemire entre les Musulmans et les Hindous, il y a des luttes entre les Sikhs et les Hindous, il y a des luttes au Sri Lanka, entre les Bouddhistes, les Cinghalais qui sont des bouddhistes et les Tamouls qui sont des Hindous. Les représentants des religions disent très souvent : oui, mais vous savez, cela n'a rien à voir avec la religion. Mais c'est faux. C'est lié à la religion. N'est-ce pas, vous le pensez aussi ?

Paul RICOEUR :

Je crois que c'est cela que nous devons dire avec force, parce que ce serait une fuite trop facile que de dire : ce n'est pas la religion, on se sert de la religion pour, etc. C'est par l'attachement même des religions à leur mission profonde de dire une Parole qui les dépasse, dans cette mission même de propager une Parole qui les dépasse, qu'il peut y avoir une prétention à dominer les autres, à imposer par force. Comment alors purifier cette conviction de la force d'une Parole qui nous précède, de la tendance à l'imposer par la violence ? C'est pour moi le problème de l'autopurification, de la purification interne des religions. Ma question serait alors celle-ci : comment, du fond de ma propre conviction, puis-je reconnaître qu'il y a quelque chose qui n'est pas dit dans ma religion et qui peut-être est dit dans une autre ? C'est le problème du relativisme. Je prendrai une comparaison. Je dirai qu'un héritage religieux c'est comme une langue dans laquelle on a grandi, et cette langue, certes, on la pratique en connaissance d'autres langues, mais précisément ce qui est dit dans les autres langues, c'est une langue étrangère. Comment donc recevoir, comme dans un exercice de traduction, en quelque sorte, le message des autres, dans une sorte d'hospitalité langagière, cette vérité des autres qui n'est peut-être pas dite dans ma langue ?

Hans KÜNG :

Je crois que si je suis sûr de moi, si je n'ai pas peur de la vérité, si je suis tout à fait enraciné dans ma propre foi, alors je serai également prêt pour être ouvert vis-à-vis des autres et les estimer. En effet, j'ai mené de très nombreux dialogues, avec des Musulmans, avec des Juifs, avec des hommes qui provenaient de toute tendance religieuse. J'ai toujours constaté que lorsque je disais ouvertement que j'allais à eux en tant que chrétien convaincu, mais que je voulais essayer de mieux les comprendre, on avait une bonne base. En effet, très souvent, ceux qui sont les plus agressifs en matière religieuse, sont ceux qui ne sont pas très sûrs de leur foi. Nous avons de très nombreux catholiques conservateurs, des protestants fondamentalistes qui deviennent tout de suite nerveux dès qu'on leur dit un simple mot, du genre : oh ! attention. Alors, à ce moment là, ils se sentent menacés dans leur propre croyance. Mais moi je ne me sens pas du tout menacé dans ma croyance, et je peux parfaitement discuter avec un Juif qui lui aussi est enraciné dans sa religion, ou avec un Musulman qui est enraciné dans sa foi.

Paul RICOEUR :

Mais alors cela suppose un niveau de culture très élevé, parce qu'il faut vivre, si je puis dire, sur deux plans à la fois, celui de sa propre conviction : je crois personnellement comme vous, qu'il y a dans le message chrétien de l'Incarnation, de la Croix, de la proclamation de la Résurrection, quelque chose

d'absolument spécifique, et en même temps, tout en tenant fortement ce message spécifique, je puis affirmer qu'il y a quelque chose de plus fondamental qui peut-être est dit par là mais qui n'est pas dit complètement, et que ce fondamental circule en quelque sorte entre les interlocuteurs. C'est là où nous allons en venir à l'aspect éthique de ce fondamental, tout à l'heure, car peut-être que ce fondamental est éthique, d'une certaine façon. Comment vivre à deux niveaux à la fois de ma conviction, comment comprendre qu'il y a comme un arrière-plan, un arrière-fond qui n'est pas dit et que je soupçonne par certains moments de rencontres, je dirai, gracieuses avec les autres : ah ! mais cela est dit là-bas, par exemple la compassion bouddhiste. Le bouddhiste, comme vous le dites dans votre ouvrage, est très ferme là-dessus : on ne parle pas d'un Dieu personnel, mais on parle de la compassion. Puis-je alors dire, un peu dans les marges de mon message, qu'il y a quelque chose qui doit être renforcé par le message de l'autre ? Par exemple, le Sermon sur la Montagne, avec cet élément d'insouciance qu'il est très difficile d'ailleurs d'assumer dans la vie quotidienne, cette insouciance est peut-être dite avec encore plus de force dans le détachement bouddhiste et dans la compassion bouddhiste.

Hans KÜNG :

C'est effectivement une question très difficile. Je pense qu'on peut distinguer

deux niveaux de réponse. Il y a, d'une part, les questions qui sont spécifiquement liées à la foi, au dogme, des théories très spécifiques, d'autre part, le niveau de la pratique, du comportement concret, avec des questions telles que celle-ci : comment est-ce que je me positionne par rapport à mon prochain ? Ce sont deux questions différentes. Moi-même, j'ai commencé avec les questions touchant à la foi, dans le dialogue, et c'est vrai, il faut faire des tentatives, je ne peux pas élaborer des choses de façon purement théorique. Je crois qu'il faut parler avec les autres. On se rend alors compte qu'il y a un certain nombre de convergences. Par exemple avec le Bouddhisme. Ce dernier rejette le concept de Dieu, mais il a tout de même une conception de la vérité ultime, une conception du Nirvana qui est très étroitement liée à ce que nous entendons par Dieu, un concept de *Damakaïa*. Il serait difficile d'entrer dans le détail maintenant, mais dans les questions de la croyance je pense tout de même qu'il y a une convergence que l'on pourrait encourager. Toutefois, ce n'est qu'une facette de la réponse, parce que d'après mon expérience, dans ce dialogue-là, il est beaucoup plus facile de parler de comportement concret, de précepte. Si vous prenez un Bouddhiste et que vous lui posiez la question : est-ce que pour vous aussi s'appliquent les préceptes "*Tu ne mentiras pas, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas*", le Bouddhiste dira : oui, c'est aussi notre conception. J'ai longtemps réfléchi pour savoir comment on pouvait fixer un consensus. Dans le dialogue, j'ai vu qu'il y avait certaines lignes directrices qui existaient chez nous, Chrétiens, chez les Juifs, elles se retrouvent dans le Décalogue, on retrouverait également ces préceptes d'éthique dans le Coran, dans les religions asiatiques. De quoi s'agit-il ? Il faut faire abstraction du fait que dans le domaine théorique, de la foi ou du dogme, existent beaucoup de divergences, voire de conflits. Une conviction doit alors nous guider : nous devons vivre ensemble, pensons à toutes les expériences que nous vivons chez nous, nous connaissons tous des personnes qui viennent d'autres religions, et nous pensons que nous pouvons parfaitement dialoguer avec elles, bien mieux qu'avec une personne, avec un réactionnaire de notre propre religion.

Paul RICOEUR :

Je vois alors une difficulté, ce serait de dire, à ce moment-là, eh ! bien les contenus de nos religions que nous appelons dogmatiques, nous allons les mettre entre parenthèses, puis nous allons parler de ce que nous avons en commun. Mais alors, n'aboutirons-nous pas à une sorte de morale commune qui peut parfaitement se passer d'un soutien, d'un encadrement religieux, théologique, de ce qui fait que des préceptes tels que "*Tu ne tueras pas, Tu ne mentiras pas*", tout ce respect profond de la personne de l'autre, de sa dignité, est enraciné chaque fois dans une croyance religieuse spécifique. C'est le noeud du religieux et de l'éthique qui est ici en question, parce que pour le chrétien, dire "*Tu ne tueras pas*", c'est fondamentalement reconnaître la spécificité du sacrifice du Christ car II est justement la victime. Je pense au mot de Pascal : "*Pour*

Toi j'ai versé telle goutte de mon sang". Ici, c'est une parole chrétienne qui dit "*Tu ne tueras pas*", dans la langue du christianisme. Alors, devons-nous mettre en quelque sorte entre parenthèses le soutien, l'accompagnement, et si je puis dire, l'énergie fondatrice du religieux, et si nous le dépouillons, ne restons-nous pas avec une sorte de morale pauvre ?

Hans KÜNG :

Oui, mais alors ne pensez-vous pas qu'un Juif qui ne croit pas à Jésus-Christ pourrait le dire aussi. Nous avons ce précepte "*Tu ne tueras pas*", nous l'avons repris de la religion juive. Parce qu'en fait "*Tu n'assassineras pas*", un Juif peut le dire aussi, même un Musulman l'acceptera. On ne peut pas assassiner un innocent. Beaucoup de Musulmans protestent aujourd'hui contre le fait que ces gens qui ont perpétré les attentats à Jérusalem ou à Tel Aviv se réfèrent à l'Islam. Ces règles ne sont pas simplement des règles chrétiennes que l'on a puisées dans le Sermon sur la Montagne, ou dans les paroles de Jésus-Christ. J'irai plus loin : vous êtes aussi un admirateur des *Lumières*, et dans le monde catholique on vous a critiqué à ce titre. Un agnostique, un athée, peuvent parfaitement faire siennes ces formes de l'éthique humaine, cet éthos humain. Je crois donc qu'il faut faire une distinction, d'une part, entre la norme en tant que telle, le "*Tu ne tueras pas*", et d'autre part, la raison qui fonde ce

précepte. Un chrétien pourra fonder cela avec le Nouveau Testament, un Juif avec la Torah, un Musulman avec le Coran. Et puis un agnostique qui vit en Pologne, par exemple, qui a un passé d'éducation du Parti unique, ou quelqu'un qui était dans l'ancienne RDA, pourront motiver cela de façon purement humaine. Il faut donc faire une distinction entre , d'une part, le dit, le précepte, la norme, et puis, d'autre part, le fondement de cette norme.

Paul RICOEUR :

En ce cas, le projet même d'une Déclaration portera donc précisément sur ces points d'accord, mais ne seront-ils pas alors dépouillés complètement, je dirai, de la force d'entraînement, et j'emploierai même un autre mot, d'une sorte d'approbation fondamentale que chaque croyant de chaque confession trouvera dans la structure profonde de sa religion ? Je comprends que vous, vous arriviez à cette affirmation : "*Tu ne tueras pas, tu ne mentiras pas*", précisément encadrée, et je dirai renforcée par la conviction que ce n'est pas une parole que nous inventons, mais que c'est une parole qui nous est confiée parce qu'elle vient de plus loin que nous.

Hans KÜNG :

Il faut que nous puissions vivre ensemble, et cette exigence ne concerne pas uniquement le précepte: "*Tu ne tueras pas*". Je veux parler ici de notre "*Manifeste pour une éthique planétaire*". Il émane du Parlement des religions du monde, réuni à Chicago en 1993. Il y avait là des représentants de toutes les religions du monde. Tous ces gens doivent pouvoir dialoguer. Ce Document, ce Manifeste qui se prononce pour une éthique planétaire, a été signé par le Dalaï Lama qui pourtant ne reconnaît pas de Dieu, par l'archevêque de Chicago, par des rabbins, par des lettrés musulmans, et toutes ces personnes ont une autre supra-éthique, une autre motivation. Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas tellement les motivations d'une personne humaine, mais que les gens puissent accepter de vivre ensemble, parce que les bases qui sont jetées ici sont encore très élémentaires. Chaque personne humaine, c'est le premier principe, doit être traitée de façon humaine. Le second principe réside dans le précepte suivant, "*Ne fais pas à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse*". Ce principe existait déjà chez Confucius cinq cents ans avant Jésus-Christ, également chez le rabbin Hillel qui vécut quelques décennies avant Jésus. En tant que chrétien, je suis tout à fait convaincu que la règle d'or peut être encore mieux justifiée pour moi si je me réfère à Jésus-Christ qui a eu un engagement tout à fait différent jusqu'à sa mort pour ce précepte, mais je ne peux pas m'attendre à ce que le Juif le comprenne ainsi, ou le Musulman, parce qu'eux le voient différemment. Mais il y a tout de même la règle d'or.

Paul RICOEUR :

En voulant à tout prix que ce Manifeste ne soit pas abstrait, je reviens à ce mot d'abstrait, encore une fois, non pas abstrait au sens d'être rationnel, mais d'être détaché d'un fond de convictions, est-ce que nous n'aboutissons pas à une sorte de Déclaration facile, qui consisterait à dire : nous avons décidé de ne pas tenir compte de ce qui nous sépare, alors que le problème est peut-être de comprendre ce qui nous sépare, en parvenant, par un travail sur soi-même, un travail en imagination et en sympathie, à dire : on peut arriver à cette règle-là en partant d'un autre point de vue, d'un autre enracinement dans le fondamental. Je reviens à cette expression de fondamental, à cette espèce de surplus qu'il y a dans une conviction, à ce quelque chose dont je soupçonnerai que cela ne peut pas être mis dans une Déclaration. Dans votre livre, vous employez quelquefois l'expression de "*réalité fondamentale*". Le mot est très abstrait, c'est plutôt de la philosophie, ce n'est plus de la religion, il est abstrait au mauvais sens du mot, au sens conceptuel, rationaliste. Ne faut-il pas alors le remettre dans la dynamique profonde de conviction pour qu'il apporte sa force d'entraînement, d'approbation, en ayant le sentiment à la fois de l'antériorité de la Parole, de la supériorité de la Parole qui me conduit et qui fait que je dis, ce n'est pas moi qui ai posé cette règle-là, mais elle m'est en quelque sorte confiée. Je reviens donc à ma question : le problème n'est-il pas, plus que de rassembler les convictions morales communes, d'indiquer le chemin de chaque religion vers ce fond commun ?

Hans KÜNG :

Ceci, c'est déjà la condition. Si vous avez huit mille personnes qui vont à Chicago, provenant de toutes les religions, elles connaissent déjà leurs différences, cela se voit déjà à leurs habits, à leurs comportements, à différents aspects. La différence, c'est un fait. Nous le savons, nous sommes différents. Un Juif sait qu'il est différent d'un Chrétien, un Chrétien sait qu'il est différent d'un Juif. On l'accepte comme point de départ. Mais si je suis en Palestine ou en Bosnie, si je suis à Sarajevo, il faut tout de même qu'eux tous, les Juifs, les Chrétiens, les Musulmans puissent cohabiter. Il ne faut pas parler de façon continue de nos différences. Il faut que l'on réussisse à dialoguer et à se mettre d'accord sur certains points fondamentaux. C'est, me semble-t-il aussi, votre expérience personnelle. Parfois, on se trouve tout à fait d'accord avec un rabbin qui pense la même chose que moi, ou un lettré musulman. Je pense qu'il est très important de constater que si l'on veut avoir la paix, par exemple, en ex-Yougoslavie, dans cette région-là, il faut également qu'il y ait la paix dans les esprits et pas uniquement chez les décideurs politiques qui ont signé leur traité, parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une paix entre les peuples, il faut qu'il y ait la paix dans les esprits, dans les coeurs, et pour ce faire il faut qu'il y ait un minimum de règle de vie commune. Notre Déclaration n'est pas du tout abstraite, elle est bien concrète. Si vous vous référez, par exemple à ce que l'on y dit quant à l'obligation de non-violence, que ce soit à Sarajevo, à Jérusalem, il s'agit à chaque fois d'une situation différente. Les différentes religions et leurs représentants ne doivent-ils pas s'engager ? Pourquoi entendons-nous si peu les Evêques croates, les Métropolitains orthodoxes, qui devraient souligner ces points communs ? La même chose vaut aussi pour les autres. Pourquoi entendons-nous si peu les Musulmans, les représentants juifs, les autorités chrétiennes à Jérusalem ? Là, les religions sont appelées à mettre en avant leurs propres principes qui très souvent sont des principes communs en ce qui concerne l'éthique.

Paul RICOEUR :

Accepteriez-vous alors de dire que nous avons à travailler à plusieurs niveaux ? Il y a à travailler à un niveau, je dirais, de proclamation populaire où, effectivement, il faut détacher les personnes de l'étroitesse de leurs convictions, de leurs fondamentalismes qui leur font dire : je vis dans ma confession telle conviction, elle est hostile à toute autre chose, etc. Mais aussi, nous intellectuels, dans nos propres confessions, nous adressant à nos collègues de même qualité, de même formation, dans l'Islam, dans d'autres religions, nous avons à faire ce travail de va-et-vient entre l'expression la plus simple de ces commandements, et en même temps l'extrême difficulté à les vivre en profondeur dans la conviction. Nous pourrions avoir une très bonne discussion à propos de la non-violence, parce qu'il est certain que la non-violence n'est pas inscrite de la même façon dans le bouddhisme et dans les différents monothéismes. Vous avez remarqué vous-même, dans cette Déclaration, qu'il y avait une grande difficulté à trouver même le vocabulaire commun. Nous pouvons nous mettre d'accord contre le meurtre, mais il reste la question du secours à personne en danger, le devoir de servir sa propre nation quand elle est attaquée. Ce sont donc les questions frontalières qui sont de loin les plus difficiles. Je dirai : il faut jouer la difficulté plutôt que jouer la facilité. Je reprendrai volontiers l'expression de Karl Jaspers, c'est-à-dire le «*combat amoureux*», «*lieberder Kampf*» et non pas une sorte de connivence facile. Il faut rendre difficile cette Déclaration commune, c'est le Prix à payer en conviction pour cette Déclaration commune.

Hans KÜNG :

Tout d'abord, il ne faut pas payer un prix particulier si nous avons des règles sur lesquelles nous pouvons nous mettre d'accord. Aujourd'hui, on ne peut pas vivre dans une école sans règle commune. A Paris, en Allemagne et en Suisse, dans certaines écoles, 50% des enfants sont musulmans. Comment doivent-ils vivre ensemble ? Il faut qu'à ce niveau aussi, il y ait une sorte de consensus. Nous le faisons en Allemagne. Nous avons en ce moment, par exemple, un concours entre écoles, entre enseignants, sur le thème : "*comment peut-on mieux enseigner ces règles aux écoliers ?*" Nous avons aujourd'hui de plus en plus d'adolescents meurtriers. Récemment, à Liverpool, deux enfants de dix ans ont assassiné un

enfant de deux ans. Il faut tout de même que, tôt ou tard, on enseigne à ces enfants : "Tu ne tueras pas", et, si les religions ne font pas bloc, s'il n'y a personne pour transmettre ces grandes normes de la vie, il ne faut pas s'étonner que le taux de criminalité monte précisément dans le cas des jeunes. Aux Etats-Unis, il y a à peu près cinq mille adolescents tués par balles, chaque année. C'est vraiment une mission incroyable à laquelle il faut s'attaquer. Ce qui se fait entre nous, entre intellectuels, nous écrivons tous les deux de gros livres, c'est bien, mais dans la pratique je crois qu'il y a des missions beaucoup plus importantes. Je sais que ce Manifeste a fait l'objet d'une discussion à Sarajevo afin de constituer une base pour savoir comment les Musulmans, les Juifs et les Chrétiens pouvaient collaborer. Bien sûr, du point de vue intellectuel, c'est très modeste, mais tout de même se mettre d'accord sur le fait qu'on ne peut pas voler n'importe quoi, et beaucoup d'autres aspects qui constituent des détails très concrets, constituent une avancée. Il y a le commandement : "Tu ne tueras pas", mais il n'y a pas que cela. Il s'agit pour moi de ces problèmes concrets quotidiens, à ce niveau-là. Et puis, il y a un autre niveau, le niveau des intellectuels, nous le faisons, nous discutons ensemble vous et moi, et là il faut un autre style.

Paul RICOEUR :

Oui, c'est autre chose, mais c'est autre chose d'essentiel, si précisément nous devons prendre au sérieux le fait religieux. Je reprends la comparaison avec les langues que j'avais esquissée tout à l'heure. C'est un fait étonnant et d'ailleurs troublant que le langage n'existe nulle part comme une langue universelle et qu'il y a des langues. Le problème c'est donc la «*Verschiedenheit der sprachen*» («*La multiplicité des langues*»). Il faut alors vivre dans cette multiplicité des langues. Voyez l'échec de l'espéranto. On ne peut pas parler l'espéranto. Nous ne pouvons pas non plus nous tenir au niveau d'une sociologie comparative des religions, et dire en quelque sorte : je regarde les religions de haut, je suis au-dessus de toutes, et je vois qu'il y a quelque chose de semblable ici, quelque chose de semblable là, et des différences. C'est de l'intérieur même de l'histoire, comme c'est aussi de l'intérieur même d'une langue, que le problème est de comprendre ce qui est dit dans une autre langue et qui n'est pas dit dans ma propre langue. C'est un travail, je dirai "difficultueux", de traduction, avec les deux versants de la traduction, car d'une part, j'apprends à habiter dans une langue étrangère, et d'autre part, je la recueille chez moi. A cet égard, j'employais tout à l'heure l'expression d'"hospitalité langagière". N'est-ce pas ce travail d'un grand oecuménisme qui serait comme une sorte d'hospitalité de conviction, où serait reconnue, non seulement l'expression commune en éthique, mais aussi la diversité des chemins pour arriver à cette éthique à partir d'un fond de convictions qui est plus qu'éthique ?

Hans KÜNG :

Je pourrais facilement continuer notre conversation en français ou en allemand. Je peux donc parler en tant que chrétien, mais, s'il le faut, je peux également parler, dans de nombreux cas, comme un musulman, pas tout à fait aussi bien que lui. Je ne sais pas non plus tout à fait aussi bien le français que Paul Ricoeur, mais je peux tout de même vous comprendre. Je peux vous livrer un témoignage qui est tout à fait instructif en ce sens : lors d'une conférence où un théologien chrétien attaquait un musulman, ce dernier ne s'est pas défendu. Je lui ai ensuite posé la question : pourquoi ne vous-êtes vous pas défendu ? Il m'a répondu : je savais que vous, vous prendriez notre défense, et c'est beaucoup mieux si vous, en tant que chrétien, vous nous défendez. Donc, nous devons apprendre à penser dans le langage de l'autre. Cela ne vaut pas uniquement entre le Français et l'Allemand, cela vaut également entre les Chrétiens, les Juifs, les Musulmans, les autres aussi. Nous obtiendrons ainsi tout doucement un début de compréhension. Je suis toutefois d'accord avec vous, nous ne devrions pas nous laisser déposer sur un sommet par un hélicoptère, je veux dire un sommet de théologie, et faire nos comparaisons là-haut, parce que personne n'a une vue d'ensemble.

Paul RICOEUR :

Vous êtes bien d'accord qu'il n'y a pas de lieu de surplomb d'où l'on verrait

les difficultés...

Hans KÜNG :

Tout à fait d'accord.

Paul RICOEUR :

Ma suggestion serait de dire que nous avons chacun à faire le travail suivant : ne pouvant pas rester, en quelque sorte, à la surface des croyances, des expressions populaires, etc, où les distances sont énormes, il faut que chacun travaille en profondeur, de façon à raccourcir la distance dans la profondeur. Ma question serait alors celle-ci : ne touchons-nous pas quelque chose qui n'est pas dit, un non-dit, en quelque sorte, dans aucune des religions, qui serait comme le fond mystique du fondamental qui ne passe pas complètement dans la langue, précisément ? Loin d'une Déclaration commune, nous aboutirions presque à un silence commun sur ce qui ne peut pas être dit. C'est ce silence profond, commun, qui nous rassemblerait plus qu'une Déclaration sur des principes éthiques dont on peut toujours dire qu'ils n'ont nullement besoin de fondement religieux.

Hans KÜNG :

Je ne vois pas ici de contradiction. Bien sûr, un chrétien sait qu'il ne comprendra pas Dieu. Il arrive à une limite où le langage s'arrête, où l'on n'a plus les concepts nécessaires, où la fantaisie ne nous apportera rien de plus, il y a donc une limite ultime, et même le meilleur théologien y est soumis, il ne pourra pas percer le secret de Dieu. On pourrait en ce sens reproduire des citations célèbres chez saint Thomas d'Aquin, chez d'autres théologiens. Je crois qu'il s'agit là d'un élément commun. Un bouddhiste le dira aussi : la réalité ultime, nous ne pouvons pas la comprendre. On ne peut que la vivre, d'une certaine façon. C'est un niveau qui est donné dans toutes les religions. Si donc l'on fait une telle Déclaration, on ne parle de la vérité ultime qu'à la marge, cela doit simplement être mentionné, mais ce Manifeste ne va pas au-delà. Il s'agit simplement, en fait, de savoir comment les Chrétiens, les Musulmans, les Bouddhistes pourront vivre ensemble. Et cela, c'est une question qui ne dépend pas de notre conception du mystère.

Paul RICOEUR :

Ce que l'on peut inscrire dans la Déclaration commune, c'est cet appel à chacun d'aller chercher au plus profond de sa tradition ce qui le rejoint souterrainement, mais à un point que précisément aucun ne maîtrise. Cela me paraît fondamental, pour revenir à notre point de départ qui concernait la question de la violence. Car comment vaincre le penchant à la violence d'une conviction religieuse sinon en allant vers le fond qu'elle ne maîtrise pas elle-même, qu'elle ne peut pas mettre en formule dogmatique, et qui, en quelque sorte, la gouverne comme de loin, d'un point obscur, de la brillance d'un point obscur. Je reconnais que ce point de brillance obscure doit être le même ailleurs, mais je ne sais pas comment. Il faut trouver dans l'extrême différence le point de silence et le point de rassemblement qui ne soit plus au niveau verbal d'une Déclaration. Ce qui sera alors atteint par la prière ne le sera pas par une prière de demande, bien entendu, mais par une prière de reconnaissance, du point de vue chrétien, par la méditation chez le Juif dans la maison d'étude, par le travail sur l'Illumination chez le Bouddhiste, et sur le modèle, précisément, du premier Illuminé, Bouddha.

Hans KÜNG :

Dans ce Manifeste, il est dit, en finale : "*Nous plaidons pour une évolution individuelle et collective de la conscience, pour un éveil de nos forces spirituelles, par la réflexion, la méditation, la prière, et une pensée positive, pour un retour à soi des coeurs*". Nous pensons que justement ce retour à soi du coeur est nécessaire. Mais il faut plus qu'un simple "silence", il faut aussi une évolution profonde de la conscience afin que les questions de l'éthos soient à nouveau appréhendées. Nous l'avons vu dans trois domaines où nous avons connu une évolution très profonde. Vous, moi, tous les spectateurs le savent, nous n'avons plus la même pensée quant à la guerre et à la paix comme il y a vingt ou trente ans, nous n'avons plus la même conception concernant l'économie

et l'écologie qu'il y a vingt ou trente ans, nous n'avons plus la même vision des rapports entre l'homme et la femme qu'il y a vingt ou trente ans. Et si, dans ces trois domaines, on a assisté à une évolution de la conscience, cela doit aussi être possible pour d'autres questions qui sont liées, telle l'éthique.

Paul RICOEUR :

Ce qui est important, c'est que chacun découvre que ce qui le conduit à ce respect de la vie, de la parole, du sexe, de la justice sociale, provient d'un point qui, justement, n'est pas du même niveau que ces déclarations éthiques. Il faut aborder un problème que nous n'avons pas encore posé : en quoi toutes ces religions sont-elles des religions, qu'est-ce qui fait que ce sont des religions, sinon que chaque fois quelque chose est dit à partir d'un lieu que je n'occupe pas, et c'est de ce lieu que je n'occupe pas qu'il y a la contrainte de prononcer ces paroles éthiques communes. Mais en même temps la raison de prononcer ces paroles ne m'appartient pas, je comprends que l'autre y arrive par un autre chemin ; ce fondamental ne circule qu'à partir de ce que l'un et l'autre ne maîtrisent pas. Ce serait là que résiderait le fond de non-violence d'une religion. Comprenez-moi bien, si tout au cours de cette discussion, j'ai toujours insisté sur ce fondement arrière, ce fondement profond, ce n'était pas pour fuir ailleurs, mais c'était pour trouver des raisons fortes de combattre ici et chez nous, et dans nos confessions, la tendance au fondamentalisme, et donc tout ce qui est susceptible d'être source de violence. Pour retrouver, en quelque sorte, la motivation de non-violence de ma propre conviction, il faut donc que je trouve dans le fond même de ma conviction de quoi condamner et briser le moment de violence de la conviction, pour retrouver dans le fond de la conviction ce que je ne peux pas dominer. Autrement dit, je ne suis pas le maître du sens. Je crois qu'il faut chaque fois se rappeler cela au moment même où je pense être porteur d'un message. Non seulement ce message me dépasse, mais aussi il me désarme. Et c'est dans la mesure où il me désarme que je puis m'adresser à l'autre pour espérer qu'il fera le même chemin. Je pense en particulier au cas de l'Islam. Je suis persuadé, c'est ma grande conviction, que l'Islam fera à sa façon un chemin semblable au nôtre. A cause de cette histoire malheureuse du colonialisme, et de toutes sortes de répressions, à cause de la situation géographique, l'Islam est en grande partie dans le tiers-monde, ils ont été eux-mêmes victimes de tellement de violences qu'ils ont été également empêchés de faire ce chemin. C'est vraiment là ma conviction religieuse profonde que toutes les religions sont capables de faire ce chemin contre elles-mêmes et contre leur propre fondamentalisme. Je fais grande confiance à l'Islam qui dès maintenant condamne les violences dites au nom de l'Islam.

Hans KÜNG :

Ne pensez-vous pas que c'est un problème, non seulement pour les musulmans, mais aussi pour les chrétiens, car nous avons aussi des chrétiens qui vivent au Moyen-Age ?

Paul RICOEUR :

Absolument. J'arrive ici avec la honte de ce qui est dit au nom, par exemple, du protestantisme en Irlande du Nord. C'est ce travail, justement, qui n'est pas simplement intellectuel, mais aussi, comme vous l'avez dit, qui est un travail du cœur. Il doit y avoir, dans les ressources de chaque religion, quelque chose de semblable à ce que nous appelons conversion, qui est un mouvement de retournement contre la composante de violence d'une conviction.

Hans KÜNG :

Je crois que dans toutes les religions, il y a des intégristes, et dans toutes les religions, il y a aussi des personnes ouvertes. Il y a des Musulmans qui ont les mêmes idées sur les Lumières que vous et moi.

Paul RICOEUR :

Vous avez fait allusion à ceux qui ne professent aucune religion. Je crois que nous avons aussi besoin de la parole de l'*Aufklärung*. Et la grande chance du christianisme c'est d'avoir été confronté dès le début, grâce à la Grèce et à tout l'héritage du rationalisme, à ce conflit de ce que j'ai appelé le conflit

de la conviction et de la critique. C'est dans la mesure où nous menons ce combat de l'intérieur de la conviction, et avec l'appui de ceux du dehors, et du dehors de toute religion, que nous avons besoin de l'athée, pour nous comprendre, nous croyants, et pour comprendre les autres croyants qui sont dans d'autres croyances que notre croyance.

Hans KÜNG :

Il faut faire avancer le dialogue. Nous n'avons pas le choix. Lorsqu'on évoque la situation de l'ancienne Yougoslavie, le Moyen-Orient, nous avons là des exemples où il s'agissait de se séparer des autres et l'on n'a rien fait pour essayer de dialoguer avec les autres. A terme, il n'y aura pas de paix entre les religions sans dialogue entre ces mêmes religions. Il y a des Musulmans qui sont éclairés comme il y a des Juifs qui sont ouverts, des Chrétiens aussi. Donc l'*Aufklärung*, dans la mesure où elle va dans le sens des droits de l'homme, doit s'imposer partout.

Paul RICOEUR :

Nous retrouverions ici ce qui est non politique dans une conviction, non politique au sens de ce qui est dépourvu de pouvoir. C'est cette espèce d'autocritique de la possession du pouvoir au nom de la vérité que nous devons toujours refaire en nous-mêmes. C'est en cela que nous avons besoin des autres religions et peut-être de la critique qu'elles exercent à l'égard de notre propre religion, pour pouvoir nous dépasser de l'intérieur tout en acceptant la lecture du dehors par les autres sur nous-mêmes.

Hans KÜNG :

L'expérience que nous avons acquise dans le dialogue entre catholiques et protestants se renouvelle dans le dialogue entre les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, avec d'autres religions aussi.

Toutes questions que nous adressons à l'autre a souvent un revers de la médaille. Si je pose la question relative à la violence dans l'Islam, il faut que je prenne conscience que c'est aussi une question pour le monde chrétien. Qu'en est-il de notre conception de la religion ? Nous comparons très souvent l'idéal du monde chrétien avec la réalité des autres religions. Nous disons que nous sommes la religion de l'amour, de la paix, et que les autres sont les religions de la guerre, du *Djihad*, enfin de la violence. En fait, le monde chrétien a eu des siècles durant lesquels il a mené des guerres de religion.

Paul RICOEUR :

J'en arrive presque à ce paradoxe que le problème n'est pas seulement l'oecuménisme entre confessions chrétiennes, mais que, d'une certaine façon, nous avons besoin des autres religions pour conduire notre combat pour l'oecuménisme à l'intérieur même du christianisme ; autrement dit, c'est par le dehors que nous pouvons retrouver la parole du dedans, et la parole entre nous. Autrement dit, entre chrétiens de différentes convictions, nous avons besoin de la parole des non-chrétiens pour nous aider à mener ce combat.

Hans KÜNG :

C'est en fait cela qui me donne quelque espoir. Je pense que c'est également votre cas. S'il est possible d'établir la paix entre catholiques et protestants qui ont mené, pendant des siècles, des guerres ouvertes, s'il est possible d'avoir la paix entre eux, ce doit aussi être possible entre d'autres religions. Si nous sommes réunis ici, aujourd'hui, et que nous pouvons oublier que les Français et les Allemands ont mené des guerres mondiales, ont lutté jusqu'à l'épuisement total, si cela est possible, alors il doit aussi être possible de trouver une solution entre Croates et Serbes en Bosnie, mais pour cela il est bien sûr nécessaire que nous posions une autre dimension aux responsables. J'ai toujours admiré le fait que Charles de Gaulle et Konrad Adenauer aient célébré la réconciliation entre la France et l'Allemagne par une Messe dans la Cathédrale de Reims.

Paul RICOEUR :

Il ne faut justement pas que ce soit un partage de pouvoir où l'on remettrait la religion dans le pouvoir, ou comme soutien du pouvoir.

Il faut toujours préserver la dimension non politique, la dimension de non pouvoir, pour que le pouvoir d'une parole faible politiquement ait une chance d'être entendue par d'autres.

Hans KÜNG :

Il faut justement dire clairement que la paix n'a pas uniquement une dimension politique, une dimension juridique, mais aussi une dimension éthique et une dimension religieuse. Si ces éléments convergent, alors la paix sera possible. Nous avons connu des situations positives où l'on a eu une transformation radicale qui était possible sans effusion de sang. Cela s'est produit dans l'ex-RDA, en Tchécoslovaquie, dans les pays de l'Est, mais cela s'est aussi produit en Afrique du Sud, aux Philippines. En ces pays, il y avait partout des personnes motivées par la religion et qui ont dit : nous ne voulons plus ce système. Nous voulons changer les choses, nous ne voulons plus de communisme, d'apartheid, de régime Marcos, mais nous voulons cela sans effusion de sang, nous voulons y arriver par la non-violence. On peut voir ici par ces exemples ce que les religions peuvent faire, avec leur force intérieure, dans le sens de la non-violence.

Paul RICOEUR :

A cet égard, si j'avais à dire une parole d'espérance, ce serait pour affirmer qu'il y aura toujours ici, là, dans chaque confession, une parole forte qui dira : non, ne tuez pas, dites la vérité, soyez juste, respectez les faibles.

Hans KÜNG :

Exactement.

Paru dans *Sens* (revue de l'Amitié judéo-chrétienne de France), n°5, 1998, p. 211-230.
Reproduit ici avec l'autorisation de la revue.